

Le Noël de Petit âne

Il était une fois un homme qui vivait dans une maison retirée à l'écart de la ville, seul avec un âne. C'était un homme entre deux âges, probablement déçu par bien des choses. Sa maison était vieille, mal entretenue mais vaste. Accolée à la maison, un bâtiment de bois tout neuf, au toit d'ardoises, l'étable de l'âne.

Depuis son enfance, il était sensible au sort des animaux. Il se reprochait de ne pas être végétarien, mais il aimait trop la charcuterie pour franchir le pas. Il avait honte des mauvais traitements et parfois des tortures que les hommes font subir aux bêtes, mais il n'y pouvait rien. N'ayant pas la fibre militante, il se contentait de soigner son petit âne de son mieux. C'était sa modeste contribution à la cause animale.

Il n'était pas riche, mais n'ayant pas de besoins, il pouvait se satisfaire d'une petite pension et des émoluments qu'il percevait d'une entreprise d'enseignement par correspondance, pour laquelle il rédigeait des cours et corrigeait des copies.

L'âne était tout petit. Rien à voir avec les robustes baudets du Poitou, ou les grands ânes du Berry, presque aussi forts que des chevaux. Il appartenait à la race des ânes gris, et sans être nain, était probablement l'un des plus petits de son espèce.

L'âne et l'homme entretenaient des relations fondées sur une affection réciproque, mais peu démonstrative. Le petit âne était bien nourri, bien soigné, logeait dans une étable confortable, avec un grand terrain pour s'esbaudir. Les autres habitations étaient éloignées, si bien qu'il pouvait braire tout à loisir sans encourir les foudres du voisinage.

En dépit de sa petite taille, l'âne n'avait pas le droit d'entrer dans la maison, mais l'homme venait souvent le voir dans son étable. Il y avait aménagé une petite pièce, avec l'électricité, une table, une chaise et un tableau noir. C'était en fait une salle de classe, dans laquelle il donnait des leçons à son âne. Il n'avait pas eu besoin de lui apprendre à compter, car tous les ânes savent compter naturellement, mais il lui avait appris à lire, et tout récemment, avait entrepris de lui apprendre l'anglais. La salle de classe de l'étable était en définitive plus confortable que la maison d'habitation, parcourue par les courants d'air. L'homme qui était frileux, avait fini par installer un petit radiateur, et tirer un câble pour brancher son ordinateur. Au fil des mois, l'étable était devenue son cabinet de travail.

Curieusement, l'âne n'avait jamais eu de nom. L'homme l'appelait tout simplement Petit âne. Ce dernier lui disait patron, et parfois, lorsqu'il avait une faveur à demander, Monsieur le Comte, car l'homme prétendait être comte, un de ses lointains ancêtres ayant été d'après lui un bâtard de Saint Louis...

Petit âne était trop chétif pour pouvoir être attelé. Son propriétaire avait songé un moment à construire une voiture suffisamment légère, offrant peu de résistance au roulement, à la manière d'un sulky, mais il fallut se rendre à l'évidence, l'animal était vraiment trop petit... En fait de promenades en voiture, il se contentait de faire monter l'animal à l'arrière de son fourgon, un TUB Citroën hors d'âge, et de rouler dans la campagne juste pour le plaisir.

L'homme faisait beaucoup lire Petit âne. Comme il est impossible pour un âne de tourner les pages d'un livre, il avait installé un vidéo-projecteur dans l'étable, et affichait sur le mur du « cabinet de travail » des textes et des images qu'il trouvait sur Internet. L'âne avait pu ainsi lire quelques beaux textes qui parlaient des ânes, de la poésie, et même quelques âneries, comme les Mémoires d'un âne de la comtesse de Ségur. Il avait vu aussi un certain nombre de pages illustrées destinées aux enfants, et s'intéressait beaucoup à tout ce qui se rapportait aux rennes du Père Noël.

Il voyait ces animaux, plus grands, plus forts peut-être, mais qui lui ressemblaient beaucoup, et qui tiraient un traîneau dans le ciel. Évoluer dans les airs, se sentir léger, voir les distances abolies, décrire des arabesques dans le ciel. Voilà ce que l'on montrait sur tous les dessins que l'on voyait sur Internet. Et Petit âne ne songeait plus qu'à cela. Et comme Noël approchait, il avait conçu en secret un projet. « Monsieur le Comte, pour Noël, j'aimerais avoir un déguisement de renne, mais j'aimerais bien l'avoir un peu avant le jour de Noël ». Bon prince, Monsieur le Comte avait commandé le costume. Il avait déniché sur le Web une entreprise américaine qui vendait pour les fêtes ou des opérations publicitaires, des costumes de rennes particulièrement réalistes. Le costume était destiné à deux humains, l'un faisant les pattes de devant, et l'autre, plié en deux, accroché à la ceinture du premier, faisant celles de derrière. En prenant la taille « enfant », le costume pourrait parfaitement habiller Petit âne, et le faire ressembler à un renne.

Petit âne frétillait d'impatience lorsque le colis arriva des États-Unis. Mais l'homme tenait à ce que l'on finisse d'abord la leçon d'anglais, qui portait sur l'expression de la négation. Petit âne n'écoutait pas, n'ayant d'eux que pour le gros carton. Il eut un sentiment étrange lorsque l'homme lui enfila le costume. C'était une sorte de combinaison, avec une fermeture éclair sur le ventre, plutôt chaude, et assez confortable, même si les bois étaient assez lourds et lui faisaient pencher la tête de côté. Il ne se sentait pas déguisé, il était devenu renne, et bientôt, mais lui seul le savait, il allait voler.

Le jour de Noël, Petit âne demanda à enfiler son costume, et insista pour le garder jusqu'au lendemain matin. L'homme n'y vit aucun inconvénient, et alla se coucher vers les 10 heures du soir. Il ne recevait personne, n'avait pas de famille proche, et passait ordinairement Noël seul, avec un plat de charcuterie pour repas de réveillon.

Il avait neigé la semaine précédente, une couche bien épaisse, qui avait tenu, et la campagne était déserte. Petit âne sortit de l'étable, peu avant minuit, et se rendit à un bon kilomètre, près d'une maison où il y avait des enfants. Il était certain que le Père Noël s'y arrêterait.

L'angoisse l'étreignit lorsqu'il vit le lourd traîneau atterrir. Pendant que le Père Noël déchargeait ses colis, il vint se placer en dernière position de l'attelage. Les rennes n'avaient pas fait attention à lui. Ils parlaient entre eux dans une langue étrangère, probablement du Finnois. C'étaient de grands gaillards, plutôt braillards et indisciplinés. Au moment de repartir, le Père Noël compta ses rennes, comme d'habitude, car il avait toujours peu d'en oublier un. Il compta jusqu'à dix. « Tiens, un de trop. D'où sort-il le tout petit ? Bah, ça ne fait rien, je vais l'atteler avec les autres, on verra bien ce qu'il donne ». Petit âne sentit son cœur défaillir : son stratagème avait réussi, il allait voler !

Le Père Noël s'adressa au n°9, le célèbre petit renne au nez rouge : « Nous devons maintenant visiter une ferme à une quinzaine de kilomètres. Je suis bien fatigué, je vais m'endormir. Rudolph, mon bonhomme, je te laisse nous guider, je te fais confiance. – Bien, Père Noël, merci Père Noël de votre confiance ».

Les rennes s'arc-boutèrent pour décoller le pesant traîneau. Une fois en mouvement, ils prirent de plus en plus de vitesse. Petit âne, attaché par son harnais, ne pouvait pas suivre, Il tomba, manqua d'être piétiné par son voisin, et fut traîné sur le sol pendant un moment qui lui sembla interminable. La neige réduisait le frottement, mais s'il avait rencontré le moindre obstacle, sa tête aurait pu être fracassée ou ses membres brisés. Soudain, l'attelage quitta le sol. Ce fut un enchantement. Toute pesanteur avait disparu. L'air semblait n'avoir aucune consistance, et cependant, il était porteur. Le traîneau avait pris un angle de 45°, et petit âne avait l'impression qu'il grimpeait à la verticale. Ses pattes courtes remuaient à toute vitesse, sans effort, aussi vite que celles des rennes. La vitesse augmenta encore. Son costume était déchiré, mais il ne sentait ni le froid ni le vent. Le traîneau avait pénétré dans la couche nuageuse, mais l'avait traversée si vite qu'en peu de temps, ce fut un soleil éclatant, un magnifique ciel bleu. L'attelage se trouvait maintenant à haute altitude, et petit âne ne ressentait pas les effets de la privation d'oxygène, comme si son organisme s'était acclimaté à l'air raréfié. Sous sa couverture, le Père Noël sommeillait. Son rêve se réalisait, en plus beau encore. Il volait, plus haut, plus vite qu'il ne l'aurait imaginé, et sans le moindre effort.

Mais voici l'attelage qui bascule et fonce vers le sol. Petit âne tente par des battements désordonnés de ralentir la chute. Rien n'y fait. Rudolph s'est lancé dans un piqué vertigineux, et les autres, avec leur instinct grégaire, le suivent sans réfléchir. Petit âne comprend que, sous ses airs de renne bien sage, avec ses « oui Père-Noel, Merci Père-Noël » Rudolph n'est qu'un allumé, totalement irresponsable et que ses camarades n'ont pas de cervelle. Le vieux bonhomme, qui a le sommeil profond, et probablement des digestions difficiles, ne voit rien, ne comprend rien, et fait une confiance aveugle à son préféré. La terre se rapproche

dangereusement, et de toute évidence, Rudolf a perdu tout contrôle. Petit âne sait qu'il vit ses derniers instants. Il ne revoit pas son passé, comme on le prétend souvent. Il n'a plus peur, il regarde, la tête vide, le sol de plus en plus proche, vers lequel le traîneau se dirige comme un missile, et attend l'impact. Au dernier moment, Rudolf redresse, à quelques mètres du sol : les patins de la luge ont arraché une antenne de télévision. C'était juste, très juste. Par miracle, les harnais n'ont pas cédé. Lorsque l'attelage touche terre, Petit âne a la panse en débâcle. Il s'empresse de couper le harnais avec ses dents et se libère de l'attelage infernal. Bientôt il se retrouve seul dans la nuit.

Petit âne était frigorifié. Il ne restait plus rien de son costume, il était tout nu, plongeant dans la neige jusqu'à mi-ventre. Il ne savait pas par où se diriger. Le froid l'engourdisait, ses poils étaient gelés. Le jour allait bientôt se lever, et, il en était certain, la mort allait l'accueillir. Il avait renoncé à marcher, et s'appêtait à se coucher dans la neige, en attendant le sommeil qui le délivrerait à jamais. Tout était blanc, on ne distinguait rien, et cependant, il eut l'impression d'apercevoir une route au loin. Et deux phares, qui de déplaçaient très lentement. Il rassembla ses dernières forces, et fit tout ce qu'il pouvait avec ses petites pattes pour se rapprocher et put distinguer un vieux TUB Citroën qui progressait péniblement dans la neige épaisse, avec des roues chaînées. L'homme ouvrit la porte latérale, petit âne s'engouffra dans le véhicule, et pour la première fois prononça ce mot qu'il avait dans le cœur depuis des années : Papa !